



Les pierres

par John Berger

Eqbal Ahmed était, je pense, un homme qui voyait la vie comme un tout.¹ Il était malin, vif, perdait peu de temps avec les idiots, adorait faire la cuisine, et il était tout le contraire d'un opportuniste — de quelqu'un qui fragmente la vie en tranches. J'ai déjà raconté sa jeunesse à Bihar, au temps de la partition de l'Inde et du Pakistan. C'était une version sur papier de ce qu'il m'avait dit un soir dans un bar d'Amsterdam. Après l'avoir lue, il m'a demandé de changer son nom. Ce que j'ai fait. C'était l'histoire de ce qui l'avait décidé à devenir révolutionnaire à l'âge de dix-sept ans. Maintenant qu'il est mort, je lui rends son nom.

Sous l'influence des écrits de Franz Fanon — en particulier *Les Damnés de la terre*, il s'engagea à fond dans plusieurs luttes de libération — y compris celle des Palestiniens. Je me souviens de lui me parlant de Jenin. Vers la fin de sa vie, Eqbal ouvrit une université libérale au Pakistan, baptisée du nom du grand philosophe du XV^e siècle Ibn Khaldûn qui fut

¹ Une partie de ce texte a été publiée par *Le Monde diplomatique*, août 2003, sous le titre « Telle, l'expression de ses yeux », traduction par Michel Fuchs. L'autre partie du texte a été traduite par Jean-Michel Sivry.

le précurseur de la discipline sociologique avant qu'elle ne soit fondée.

Eqbal apprit vite que la vie mène inévitablement aux séparations. Tout le monde savait cela avant que la catégorie du tragique ne soit jetée aux ordures. Eqbal, lui, connaissait le tragique et l'acceptait. Il consacrait donc une grande part de son énergie prodigieuse à forger des liens – des liens d'amitié, de solidarité politique, de loyauté par les armes, de partage en poésie, d'hospitalité des liens qui avaient une chance de survivre aux séparations inéluctables. Je me souviens encore des repas qu'il cuisinait.

Je ne pensais pas rencontrer Eqbal à Ramallah. Quoique, curieusement, le premier livre que j'ouvris en arrivant montrait une photo de lui en troisième page. Non, je ne m'attendais pas à le voir. Pourtant j'avais pensé à lui en décidant de visiter cette ville et il avait laissé sur le petit écran de mon imagination un message que je lisais comme un SMS.

Regarde les pierres ! disait le message.

D'accord, je répondais, les pierres, à ma façon.

*

Certains arbres – en particulier les mûriers et les néfliers – rappellent encore que dans une autre vie, il y a longtemps, avant la Nakba, Ramallah était une ville de loisirs et de confort pour les gens fortunés, un endroit où se retirer pendant les étés brûlants, à l'écart de Jérusalem toute proche, une station estivale. La Nakba, c'est la « catastrophe » de 1948, quand dix mille Palestiniens furent tués et 700 000 contraints de quitter leur pays.

Il y a longtemps, les couples de jeunes mariés plantaient des roses dans les jardins de Ramallah comme un heureux présage pour une vie à passer ensemble. Le sol d'alluvions convenait bien aux roses.

Aujourd'hui, au centre de Ramallah devenue capitale de l'Autorité palestinienne, il n'y a pas un mur qui ne soit couvert des photos des morts, prises alors qu'ils vivaient et reproduites à présent sur des petites affiches. Les morts sont les martyrs de la Deuxième Intifada qui a commencé en septembre 2000. Les martyrs sont tous ceux qui ont été tués par l'armée israélienne et les colons, et ceux qui ont fait le choix de se sacrifier dans les contre-offensives suicides. Ces visages transforment les murs insignifiants des rues en quelque chose d'aussi intime qu'un portefeuille avec ses papiers et ses photos. Le portefeuille comporte une poche pour la carte magnétique d'identité émise par les services de sécurité israéliens et sans laquelle aucun Palestinien ne peut se déplacer, ne serait-ce qu'à quelques kilomètres, et une autre poche pour l'éternité. Autour des affiches, les murs sont vérolés par les marques de balles et d'obus.

Il y a une vieille femme qui pourrait être la grand-mère dans plusieurs portefeuilles. Il y a des garçons dans leur première adolescence, il y a de nombreux pères de famille. C'est en apprenant comment ils sont morts qu'on se souvient de ce qu'est la pauvreté. La pauvreté force les choix les plus durs et ceux-ci mènent à presque rien. La pauvreté c'est de vivre avec ce *presque*.

La plupart des garçons dont les visages couvrent les murs sont nés dans les camps de réfugiés, plus misérables que des bidonvilles. Ils ont quitté l'école très tôt pour gagner de l'argent pour la famille ou aider le père dans son travail, quand il en avait un. Quelques-uns ont rêvé d'être des as du foot. Bon nombre d'entre eux fabriquaient des frondes avec du bois taillé, de la ficelle et des lanières de cuir pour lancer des pierres contre l'armée d'occupation.

Toute comparaison entre les armes utilisées dans ces confrontations nous ramène à ce qu'est la pauvreté. D'un côté, des hélicoptères Apache et Cobra, des F16, des chars d'assaut

Abrams, des jeeps Humvee, des systèmes de surveillance électronique, des gaz lacrymogènes ; de l'autre, des catapultes, des lance-pierres, des téléphones mobiles, des Kalashnikovs mal utilisées et des explosifs de fabrication artisanale. L'énormité du contraste me révèle quelque chose que je suis capable de ressentir entre ces murs marqués par la souffrance, mais incapable de nommer. Si j'étais soldat israélien, aussi bien armé que je le serais, je pourrais finalement avoir peur de ce quelque chose. C'est peut-être ce que remarque le poète Mourid Barghouti : « Alors que les vivants vieillissent, les martyrs sont de plus en plus jeunes ».

Trois histoires racontées par les murs.

Husni Al-Nayjar, quatorze ans. Il travaillait en aidant son père, un soudeur. Alors qu'il lançait des pierres, il est tué d'une balle dans la tête. Sur sa photo, il regarde fixement à distance, calme et inébranlable.

Abdelhamid Kharti, trente-quatre ans. Peintre et écrivain. Dans sa jeunesse, il avait suivi une formation d'infirmier. Il se porta volontaire dans une équipe d'urgence médicale pour secourir les blessés et s'en occuper. Son cadavre est trouvé près d'un contrôle, après une nuit sans confrontations. Ses doigts ont été coupés. Un pouce pend. Un bras, une main et sa mâchoire sont cassés. Il a vingt balles dans le corps.

Muhammad Al-Durra, douze ans, vivait au camp de Breij. Il rentrait chez lui avec son père par le poste de contrôle de Netzarin, à Gaza et on leur commanda de descendre de leur véhicule. Les soldats sont déjà en train de tirer. Ils se mettent à l'abri derrière un mur de ciment. Le père fait un signe pour montrer qu'ils sont là et il est atteint à la main. Peu après, Muhammad est touché au pied. Le père protège maintenant son fils de son propre corps. D'autres balles les atteignent tous les deux et le garçon est tué. Les médecins retirent huit balles du corps du père, mais il reste paralysé à la suite de ses

blessures et ne peut plus travailler. Cette histoire fait le tour du monde parce qu'elle a été filmée par hasard.

*

Je veux faire un dessin pour Abdelhamid Kharti. Très tôt le matin nous allons au village de Ain Kinya et, derrière, près d'un *wadi*, il y a un campement de Bédouins. Le soleil ne tape pas encore. Les chèvres et les moutons broutent vaguement entre les tentes. J'ai choisi de dessiner les collines qui font face à l'est. Je m'assois sur un rocher près d'une petite tente noirâtre. J'ai seulement un carnet de notes et cette plume. Il y a un gobelet de plastique abandonné par terre et cela me donne l'idée d'aller recueillir un peu d'eau au filet de la source pour délayer mon encre au besoin.

Après avoir dessiné un moment, un jeune s'approche (tous les habitants invisibles du camp m'ont repéré bien entendu), ouvre l'entrée de la tente derrière moi, entre et ressort en tenant à bout de bras un vieux tabouret de plastique blanc qui, me dit-il, serait plus confortable que le rocher. Je suppose qu'avant qu'il ne le ramasse, il a dû avoir été jeté dans la rue par quelque vendeur de pâtisseries ou de glaces. Je le remercie.

Et, assis sur ce tabouret de comptoir, dans un camp de Bédouins, sous le soleil qui se réchauffe alors que les grenouilles coassent dans le lit presque sec du ruisseau, je continue à dessiner.

Au sommet de la colline, à quelques kilomètres à gauche, se trouve une colonie israélienne. Elle a un côté militaire, comme la pièce d'une arme conçue pour un maniement rapide. Pourtant, elle est petite et lointaine.

Près de là, en face, la colline de calcaire a la forme d'une tête d'un gigantesque animal couché, sur laquelle les rochers épars évoquent des chardons dans les poils en broussaille. Tout à coup dépité par mon manque de pigments, je verse de

l'eau du gobelet dans la poussière à mes pieds, trempe un doigt dans la boue et barbouille de couleur le contour de la tête de l'animal. Le soleil est maintenant chaud. On entend braire une mule. Je tourne la page de mon carnet pour commencer un autre dessin, puis un autre. Rien ne semble achevé. Quand le jeune revient au bout d'un moment, il demande à voir mes dessins.

Je lui tends le carnet ouvert. Il sourit. Je tourne une page. Il montre quelque chose du doigt. C'est la nôtre, dit-il, notre poussière ! Il désigne mon doigt, pas le dessin.

Puis nous regardons tous deux la colline.

*

Je ne me trouve pas parmi des dominés, mais parmi des vaincus, ceux que craignent les vainqueurs. Le temps des vainqueurs est toujours court et celui des vaincus inexplicablement long. Leur espace aussi est différent. Sur ce sol restreint, tout est question d'espace et les vainqueurs l'ont compris. D'abord et avant tout, leur mainmise est spatiale. Dans l'illégalité et au mépris de la loi internationale, elle se voit aux postes de contrôle, s'affirme par la destruction des vieilles routes, par la nouvelle déviation réservée aux colons israéliens, par la colonisation fortifiée du haut des collines, en fait des points de surveillance et de contrôle des plateaux avoisinants, par le couvre-feu qui, tant qu'il n'est pas levé, force les habitants à rester chez eux jour et nuit. Au moment de l'invasion de Ramallah, l'an dernier, le couvre-feu a duré six semaines, avec des « trêves » de deux heures, certains jours, pour s'approvisionner. Il n'y avait pas même assez de temps pour enterrer ceux qui étaient morts dans leurs lits.

L'architecte israélien dissident Eyal Weizman a remarqué dans un livre courageux que cette domination terrestre totale commence par les plans des urbanistes et des architectes. La violence commence bien avant l'arrivée des tanks et des

jeeps. Il évoque une « politique de la verticalité », selon laquelle les vaincus, même « chez eux », sont littéralement *sur-contrôlés* et *sous-rabaissés*.

Les effets sur la vie quotidienne sont accablants. Dès que quelqu'un se dit un matin « je vais aller voir ... », il doit arrêter et penser au nombre de barrages qu'exige sa « sortie ». L'espace des décisions quotidiennes les plus simples est entravé, sa patte de devant attachée à la patte arrière.

Comme les barrages changent sans préavis d'un jour à l'autre, l'expérience du temps est, elle aussi, entravée. Personne ne sait combien de temps il faudra ce matin pour aller au travail, pour aller voir sa mère, pour assister à un cours, pour consulter le docteur, ni combien de temps il faudra pour rentrer à la maison après avoir fait tout ça. Le trajet, dans une direction ou dans l'autre, peut prendre trente minutes comme quatre heures, ou la route peut être totalement fermée par des soldats armés de leurs mitrailleuses prêtes à faire feu.

Le gouvernement israélien prétend qu'il est obligé de prendre ces mesures pour combattre le terrorisme. Cette déclaration est une feinte. Le véritable but de cette mainmise est de détruire le sens de la continuité temporelle et spatiale de la population locale, pour forcer les gens soit à partir soit à devenir des valets sous contrat. Et c'est là que les morts aident les vivants à résister. C'est là que les hommes et les femmes prennent la décision de devenir des martyrs. La mainmise exalte le terrorisme qu'elle tente de combattre.

*

Une petite route caillouteuse, se faufilant au milieu de gros rochers, descend dans une vallée au sud de Ramallah. Parfois, elle serpente entre des oliveraies aux arbres vénérables : certains remontent à l'époque romaine. Cette piste pierreuse (une voiture la trouverait fort éprouvante) est la seule voie

d'accès des Palestiniens à leur village tout proche. La route goudronnée d'origine, désormais interdite pour eux, est réservée aux Israéliens des colonies. Je marche devant car j'ai toujours trouvé plus fatiguant de marcher lentement. J'aperçois une fleur rouge parmi les arbustes et m'arrête pour la cueillir. Plus tard, j'apprends qu'elle s'appelle *Adonis aestivalis*. Son rouge est intense, et sa vie, à en croire le manuel de botanique, brève.

Baha crie pour m'avertir de ne pas me diriger vers la colline à ma gauche. S'ils détectent quelqu'un qui s'approche, s'époumone-t-il, ils tirent.

J'essaie de calculer la distance qui m'en sépare : moins d'un kilomètre. À 200 mètres environ, dans la direction déconseillée, j'aperçois une mule et un cheval attachés. Je me dis qu'ils garantissent ma sécurité, et je m'avance.

Quand j'arrive, deux garçons âgés d'environ onze et huit ans travaillent seuls dans un champ. Le plus jeune remplit des arrosoirs en puisant dans un baril enfoui dans la terre. Le soin qu'il met à ne pas verser une goutte à côté atteste combien l'eau est précieuse. Le plus âgé prend l'arrosoir plein et descend avec précaution vers une parcelle labourée où il arrose des plantes. Ils sont tous deux pieds nus.

L'arroseur me fait signe et me montre avec fierté les rangées de plusieurs centaines de plantes de cette parcelle. J'en reconnais quelques-unes : tomates, aubergines, concombres. On a dû les planter la semaine précédente, car elles sont encore petites, à l'affût de l'eau. Il est une plante que je ne reconnais pas, et il s'en aperçoit. Gros et léger, dit-il. Melon ? *Shumaam* ! Nous rions, et lui fixe sur moi ses yeux rieurs sans ciller. Je pense à Husni Al-Nayjar. Tous les deux – Dieu sait pourquoi – sommes en vie au même moment. Il me conduit dans les rangées pour me montrer ce qu'il a arrosé. Au cours de cette inspection, nous faisons une pause, regardons autour de nous et jetons un coup d'œil sur la colonie, ses murs dé-

fensifs et ses toits rouges. Il pointe du menton dans cette direction, il y a dans son geste une sorte de dérision, une dérision qu'il souhaite partager avec moi, comme sa fierté à arroser. Une dérision qui fait place au sourire — comme si nous étions convenus de pisser ensemble au même endroit.

Plus tard, nous nous dirigeons à nouveau vers le chemin caillouteux. Il cueille de petits brins de menthe et m'en tend un bouquet. Sa fraîcheur âcre et forte est comme une gorgée d'eau froide, plus froide que celle de l'arrosoir. Nous allons vers le cheval et la mule. Le cheval sans selle a un licol et des rênes, mais ni bride ni mors. Le garçon veut se livrer pour moi à une démonstration plus impressionnante que le fait de pisser ensemble. Il saute sur l'animal tandis que son frère rassure la mule ; très vite il est au galop sur le cheval monté à cru, descendant la route. On dirait un cheval à six pattes, quatre à lui et deux à son cavalier, et les mains du garçon contrôlent les six en même temps. Il chevauche comme un cavalier qui aurait accumulé l'expérience de plusieurs vies. Quand il revient, il est tout sourire et, pour la première fois, a un air timide.

Je rejoins Baha et les autres un kilomètre plus loin. Ils conversent avec l'oncle du garçon. Lui aussi arrose des plantes repiquées tout récemment. Le soleil est sur le point de se coucher et la lumière de changer. La terre d'un brun jaune, plus sombre là où elle a été arrosée, constitue la couleur primaire de l'ensemble du paysage. L'homme utilise la dernière goutte d'eau trouvée au fond d'un baril de 500 litres en plastique bleu foncé.

À la surface du baril bleu ont été collées avec soin onze rustines, comme celles qu'on utilise en cas de crevaison, mais plus grandes. L'homme en viendra à m'expliquer que c'est ainsi qu'il a pu réparer le baril après qu'un gang venu de la colonie de Halamish, celle aux toits rouges, eut fait une descente une nuit au moment où — ils le savaient — les récipients d'eau

étaient pleins des pluies de printemps, et les ont lacérés de coups de couteau. Un autre baril, sur la terrasse en contrebas, est irréparable. Plus loin, sur la même planche, se trouve la souche noueuse d'un olivier qui, à en juger par sa circonférence, doit avoir été plusieurs fois centenaire, voire millénaire.

Il y a quelques nuits, dit l'oncle, ils l'ont scié avec une tronçonneuse.

Je cite encore Mourid Barghoudti : « Pour les Palestiniens, l'huile d'olive est le présent du voyageur, le confort de la jeune mariée, la récompense de l'automne, le fleuron du garde-manger et la prospérité de la famille pour des siècles. »

Plus tard, je découvre un poème de Zakaria Mohammed intitulé *Le Mors*. Il y est question d'un cheval noir sans bride : de ses lèvres coule du sang. Tenant compagnie au cheval de Zakaria, un garçon, stupéfait de ce sang : *Que mâche le cheval noir ? / demande-t-il, / Qu'est-ce qu'il mâche ? / Le cheval noir / mâche / un mors d'acier forgé / un frein de la mémoire / à ronger, / ronger jusqu'à la mort.*

Si le garçon qui m'a offert la menthe avait sept ans de plus, il ne serait pas difficile d'imaginer pourquoi il intégrerait le Hamas, prêt à sacrifier sa vie.

Le poids des dalles de ciment armé disloquées et de la maçonnerie écroulée de l'enceinte fortifiée du président Yasser Arafat, dévastée au centre de Ramallah, a pris une solennité symbolique. Mais pas au sens que l'imaginaient les commandants militaires israéliens. Écraser la Mouqata'a avec Arafat et sa suite à l'intérieur leur paraissait être la démonstration publique de son humiliation, tout comme, dans les appartements privés que l'armée a attaqués et fouillés, le ketchup, souillant vêtements, meubles et murs, était l'annonce à titre privé d'un pire à venir.

Arafat représente toujours les Palestiniens, plus fidèlement peut-être que tout autre chef d'État son peuple, non pas du point de vue démocratique, mais du point de vue tragique. D'où la solennité. À cause des nombreuses erreurs commises par l'OLP qu'il dirigeait, et à cause des faux-fuyants des États arabes, il ne lui reste plus de marge de manœuvre politique. Il a cessé d'être un dirigeant politique. Pourtant, il est toujours là comme un défi. Nul ne croit en lui, et beaucoup donneraient leur vie pour lui. Comment est-ce possible ? N'étant plus un homme politique, Arafat est devenu une montagne de gravats, mais une montagne du pays.

*

Je n'ai jamais vu avant une lumière pareille. Elle descend du ciel de façon étrangement régulière, car elle ne signale aucune distinction entre ce qui est distant et ce qui est proche. Ce qui différencie le lointain de la proximité est l'échelle, jamais la couleur, la texture ou la précision. Et cela affecte la façon dont vous vous tenez, le sens de votre propre présence. La terre s'ordonne autour de vous, plutôt que de vous affronter. C'est le contraire de l'Arizona. Ce n'est pas qu'elle vous attire, c'est qu'elle vous conseille de ne jamais partir.

Et je me trouve donc là, exauçant sans l'avoir prémédité un rêve que certains de mes ancêtres de Pologne, de Galice et de l'Empire austro-hongrois ont dû échafauder et entretenir depuis deux siècles au moins. Et voici que je me découvre défendant la légitimité de la cause, et partageant la douleur de ceux qui sont frappés par mes cousins, peut-être – en tout cas, par l'État d'Israël.

*

Riad, qui enseigne la menuiserie, est allé chercher ses dessins pour me les montrer. Nous sommes assis dans le jardin qui entoure la maison de son père. Celui-ci est en train de herser le champ d'en face avec son cheval blanc. Riad revient, il

porte ses dessins comme un dossier sorti d'un classeur en métal démodé. Il marche lentement, et les poules s'écartent de lui encore plus lentement. Il s'assied en face de moi et me tend un à un ses dessins. Ils ont été exécutés avec un crayon à mine de plomb dure, de mémoire et avec une infinie patience : trait après trait, le soir après le travail, jusqu'à ce que les noirs deviennent aussi noirs qu'il le veut, les gris gardant un reflet argenté. Ils ont été faits sur d'assez grandes feuilles de papier.

Une cruche d'eau. Sa mère. Une maison détruite dont les fenêtres s'ouvrent sur des pièces qui ont disparu.

Quand je finis par reposer les dessins, un homme âgé, avec le visage patient d'un paysan, s'adresse à moi. On dirait que vous savez ce qu'est une poule, dit-il. Quand elle tombe malade, elle s'arrête de pondre et il n'y a pas grand-chose à faire. Un jour elle se réveille et sent la mort approcher. Un jour, elle se rend compte qu'elle va mourir. Qu'est-ce qui se produit alors ? Elle recommence à pondre et rien ne peut l'arrêter, sinon la mort. Nous sommes comme cette poule.

*

Les postes de contrôle fonctionnent comme sur des frontières intérieures. Pourtant ils ne ressemblent pas à des postes-frontières normaux. Ils ont été construits et on les a fournis en garnison de manière que tous ceux qui s'y présentent soient réduits au statut de réfugiés indésirables.

Impossible de sous-estimer à quel point le décor est important pour assurer la domination, un décor qui rappelle constamment qui sont les vainqueurs et qui sont ceux qui devraient se reconnaître dominés. Les Palestiniens doivent subir, souvent plusieurs fois par jour, l'humiliation de jouer le rôle de réfugiés dans leur propre patrie.

Tous doivent traverser à pied le poste de contrôle. Là, des soldats, aux fusils prêts à tirer, choisissent ceux qu'ils veulent

« contrôler ». Aucun véhicule n'est autorisé à passer. Les routes traditionnelles ont été détruites. On a éparpillé sur la nouvelle « route », obligatoire, des rocs, des pierres et d'autres obstacles mineurs. En conséquence, tous, même ceux qui sont valides, ne peuvent faire autrement que d'avancer à cloche-pied.

Les malades et les vieux sont poussés dans des boîtes en bois montées sur quatre roues (des boîtes fabriquées, à l'origine, pour transporter des légumes au marché) par de jeunes hommes qui gagnent ainsi leur vie. Ils tendent à chaque passager un coussin pour amortir les chocs ; ils écoutent leurs histoires. Ils sont toujours au courant des dernières nouvelles (les barrières changent de place tous les jours). Ils donnent des conseils, se lamentent, et sont fiers du peu d'aide qu'ils peuvent offrir. Ils constituent, peut-être, ce qui ressemble le plus au chœur antique de cette tragédie.

Certains « frontaliers » marchent à l'aide d'un bâton, certains avec des béquilles. Tout ce qui devrait se trouver dans le coffre d'une voiture doit être transporté en paquets, portés à la main ou sur le dos. La distance du parcours peut changer d'un moment à l'autre, et varie entre 300 mètres et 1,5 kilomètre.

Les couples palestiniens, sauf quelques jeunes plus sophistiqués, observent en public les convenances et se tiennent à distance l'un de l'autre. Aux postes de contrôle, les couples de tous âges se prennent la main en passant, cherchant un appui stable où poser le pied et calculant le bon endroit pour passer à cloche-pied devant les fusils pointés, pas trop vite – la hâte peut provoquer des soupçons – ni trop lentement – l'hésitation peut déclencher un de ces « jeux » par lesquels les gardes soulagent leur ennui chronique.

*

L'esprit de vengeance de nombreux soldats israéliens (mais pas de tous) est très particulier. Il n'a pas grand-chose à voir avec la cruauté décrite et déplorée par Euripide, car ici la confrontation a lieu non pas entre égaux, mais entre les puissants et ceux qui sont apparemment impuissants. Pourtant, ce pouvoir des puissants s'accompagne d'une frustration qui les rend furieux, car ils découvrent que, malgré toutes leurs armes, leur pouvoir a une inexplicable limite.

*

L'idée me vient de changer quelques euros contre des shekels – les Palestiniens n'ont pas de monnaie à eux. Je descends la Grand-Rue, passant devant de nombreuses petites échoppes et, de temps en temps, devant un homme assis sur une chaise là où, jadis, avant l'invasion des tanks, il y avait eu un trottoir. Ces hommes tiennent en main des liasses de billets de banque. Je m'approche d'un homme jeune et lui dit que je souhaiterais échanger 100 euros (avec cette somme, on pourrait, dans l'une des bijouteries, acheter un petit bracelet en or pour fillette). Il consulte un calculateur de poche pour enfant et me tend plusieurs centaines de shekels.

Je poursuis mon chemin. Un garçon qui, par l'âge, pourrait être le frère de la fillette au bracelet d'or imaginée me tend du chewing-gum, qu'il vend. Il vient d'un des deux camps de réfugiés de Ramallah. Je lui en achète. Il vend aussi des pochettes en plastique pour y mettre les cartes d'identité magnétiques du portefeuille. Son air renfrogné est une invitation à acheter tout son chewing-gum, ce que je fais.

Une demi-heure passe, et je me trouve au marché aux légumes. Un homme vend des bulbes d'ail gros comme des ampoules électriques. Il y a beaucoup de gens se pressant les uns contre les autres. Quelqu'un me tape sur l'épaule. Je me retourne. C'est le changeur de devises. « *Je vous ai donné, dit-il, 50 shekels de moins que ce que je vous devais, les voilà donc.* » Je

prends cinq billets de 10 shekels. « *Cela a été facile de vous trouver* », ajoute-t-il. Je le remercie.

En me regardant, ses yeux ont une expression qui me rappelle une vieille femme rencontrée la veille. L'expression de qui accorde une grande attention au moment présent, une attention posée et réfléchie, comme si ce moment pouvait être le dernier.

Le changeur de devises fait demi-tour et entame son long trajet pour retrouver sa chaise.

J'ai rencontré la vieille femme au village de Kobar. La maison était en ciment armé, mais pauvre et inachevée. Au mur du salon tout nu se trouvaient des photos encadrées de son neveu Marwan Barghouti : Marwan petit garçon, adolescent, quadragénaire enfin. Il se trouve dans une prison israélienne. S'il survit, il est l'un des rares chefs politiques du Fatah avec lesquels il faudra négocier, si l'on veut aboutir à un accord de paix solide.

Tandis que nous buvions un jus de citron et que la tante faisait du café, ses petits-enfants sont sortis dans le jardin : deux garçons âgés d'environ sept et neuf ans. Le plus jeune s'appelle Pays, le plus âgé Combat. Ils couraient dans toutes les directions, puis ils s'arrêtaient tout d'un coup, se regardant comme s'ils se cachaient derrière quelque chose et avançaient la tête pour voir si l'autre l'avait vu. Puis ils se déplaçaient à nouveau vers une autre cachette invisible. Un jeu qu'ils avaient inventé et auquel ils avaient joué très souvent.

Le troisième enfant avait quatre ans. Sur le visage, il avait des taches rouges et blanches, et se tenait à l'écart comme un clown, mélancolique et facétieux, ne sachant pas très bien quand ce serait terminé. Il avait la varicelle et savait qu'il ne devait pas s'approcher des visiteurs.

Quand le moment fut venu de se dire au revoir, la tante m'a tenu la main, et ses yeux avaient cette expression indéfinissa-

ble témoignant d'une attention toute particulière portée au moment présent.

Quand deux personnes mettent une nappe sur une table, elles se regardent l'une l'autre pour la placer comme il faut. Imaginez que la table est le monde, et la nappe la vie de ceux qu'il nous faut sauver. Telle était l'expression de ses yeux.

*

Un petit bol de cuivre qu'on appelle *Vase-peur*. Il est gravé d'un filigrane de motifs géométriques et de quelques vers du Coran disposés en forme de fleur. Remplissez-le d'eau et laissez-le dehors sous les étoiles pour la nuit. Buvez ensuite l'eau tout en priant que cela apaise votre mal et vous guérisse. Pour bien des maladies, le *Vase-peur* est nettement moins efficace qu'une dose d'antibiotiques. Mais un bol d'eau qui a reflété le temps des étoiles, cette même eau dont est faite toute créature vivante, comme il est dit dans le Coran, peut aider à affronter la domination.

*

Deux semaines après avoir quitté Ramallah, je me trouve dans le Finistère, au nord-ouest de la France. Je regarde la mer. Le contraste du climat et de la végétation ne peut pas être plus marqué. La seule chose en commun est l'abondance des ronces — *toot il alliq*. La côte du Finistère verdoie de fougères, jusqu'au point où elle devient rochers. Elle est morcelée en d'innombrables petites îles par l'effet d'un océan, qui change sa couleur ; et les rafales de vent au-dessus tournent toutes les demi-heures. La côte occidentale de l'Europe, de la Cornouaille à la Galice espagnole a été appelée la Fin des terres. Ici le monde se termine dans la fougère et les îlots qui sont comme des blocs de pierre.

Je suis venu voir le plus ancien monument connu du monde, construit un millier d'années avant les premières pyramides qui se trouvent à 600 km environ de Ramallah. Comme elles,

celui de Barnenez a été construit en partie en tant que monument funéraire. Je dis *en partie*, car peut-être d'autres rituels y prenaient aussi place. Ce que je regarde, Eqbal, est une butte de pierres. Les livres du guide le nomment *cairn*.

Les cairns étaient peut-être les premiers messages laissés pour un passant inconnu. Un cairn marquait un endroit précis et restreint, mais il annonçait aussi, et annonce, qu'un être comme toi est passé par là, ce qui n'est rien d'autre qu'un message. Dans n'importe quelle région sauvage, quelques pierres ramassées et placées les unes sur les autres constituent un événement pénétrant. Cependant, le monument en face de moi est plus qu'un cairn. C'est une sculpture très articulée. Tous les quarante centimètres il y a, dirait-on, une trace faite à la main. Il est long de soixante-dix mètres, large d'environ 25 mètres et haut de 8 à 10 mètres. Chaque pierre, dans chaque direction, est jointe à la suivante intentionnellement, comme s'il s'agissait de mots écrits à la main.

Imagine le pont d'un bateau, un paquebot. Il met le cap sur le nord-ouest pour sortir de la baie de Morlaix, ensuite il pourra prendre l'ouest vers l'Amérique. Ce navire avec sa proue homérique (une légende locale veut qu'Odysseus, en route pour Cork, soit passé par ces côtes), ce navire est fait de pierres et bien sûr il est l'époux de la terre.

Selon les datations au carbone, le navire a été construit il y a six mille ans au moins, au cours de deux périodes distinctes. D'abord, l'arrière a été fait de dolérites métamorphiques verdâtres, qui abondent le long de la côte dont la terre est acide en dessous des fougères. Puis, un siècle ou deux plus tard, la proue a été ajoutée, faite surtout de granite couleur d'avoine venant de la petite île de Sterec. Il y eut une troisième construction qui était peut-être un second navire de la mort, mais elle fût complètement détruite dans les années 1950, quand tout le site, qui avait été depuis longtemps envahi par l'herbe

et recouvert de terre, fût exploité comme carrière. Les pierres enlevées servaient à faire du gravier.

Les archéologues ont déduit que chaque élément, à chacune des périodes, a été construit en quelques mois. Étant donné le travail requis, ceci présuppose que toute une communauté de défricheurs de plusieurs centaines de personnes y travaillait ensemble.

La plupart des pierres ont la taille et le poids de ce qu'un homme puissant peut transporter entre ses deux bras. Il y en a aussi de plus petites, aussi petites qu'un poing, pour remplir les espaces rebelles laissés par l'assemblage, parfait par ailleurs, des plus grandes pierres. Les ponts du bateau sont lisses, non pavés. Et il y a quelques mégalithes, plus grands qu'un homme, qui servent de linteaux au-dessus des entrées des passages, ou, parfois, d'entablement pour le toit des pièces voûtées. Sur le pont inférieur, vingt-deux couloirs de pierres sèches, de bâbord à tribord, conduisaient à onze cabines voûtées où les morts étaient placés.

Je longe l'un de ces couloirs, qui est comme une phrase conduisant à un centre, et là, dans le sanctuaire à moitié détruit, je regarde les pierres en saillie. Ce sont les mêmes que les millions d'autres pierres sur les plages de cette côte, sauf qu'ici, à cause de leur agencement, elles parlent.

Le chaos a ses raisons, sans doute, mais il est borné. De la propension humaine à ordonner, à placer, naissent le langage et la communication. Place, place ; le verbe et le nom sont les mêmes. La vocation d'aménager et la vocation de reconnaître et de nommer un lieu ne sont-elles pas inséparables puisqu'elles proviennent du besoin des hommes de respecter et de défendre leurs morts ?

Ici, à bord, je me demande si ce n'est pas le même besoin et la même disposition qui incitent les gamins, au risque de leurs propres vies, à lancer des pierres contre les tanks d'une ar-

mée qui occupe leur pays, qui inspirent des centaines d'êtres humains à travailler des mois à construire un navire de pierres, et qui m'empêchent, lors de mes voyages, de ne pas tenter de déchiffrer les murs des cités que je traverse.

